

## Hommage à Max Schoendorff (1934-2012)

Patrice Beghain, François Michel et Remi Schoendorff

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/926>

DOI : 10.4000/estampe.926

ISSN : 2680-4999

### Éditeur

Comité national de l'estampe

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2013

Pagination : 86-90

ISSN : 0029-4888

### Référence électronique

Patrice Beghain, François Michel et Remi Schoendorff, « Hommage à Max Schoendorff (1934-2012) », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 242 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/926>

---



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

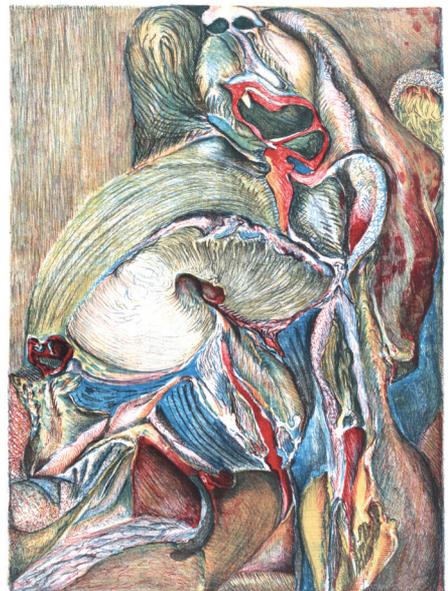
## ■■■ HOMMAGE À MAX SCHOENDORFF (1934-2012)

*Max Schoendorff est né à Lyon en 1934. Il renonce à l'enseignement pour assister un de ses amis, passionné de théâtre, Roger Planchon et abandonne l'écriture au profit de la peinture. Sa première exposition personnelle est présentée à Lyon à la galerie Folklore en 1958. Schoendorff appartient à une génération profondément marquée par l'imaginaire surréaliste. Schoendorff est tour à tour décorateur, costumier, scénographe, dramaturge et metteur en scène. Sa première réalisation date de 1964 pour La Pierre philosophale d'Antonin Artaud. Il collabore avec Jacques Rosner, travaille pour le T.N.P. de Paris et de Villeurbanne, la Comédie-Française, les opéras de Paris, de Lyon et de Toulouse, ou encore le Schiller Theater de Berlin... Très tôt militant des arts plastiques, Schoendorff joue un grand rôle dans la création de la Maison des arts plastiques de Rhône-Alpes (MAPRA). Il est à l'origine de la fondation de l'URDLA (1978) : « Utopie raisonnée pour les droits de la liberté en art ». Atelier dont il fait un espace de recherche, d'invention, d'aventure... à son image.*

### Patrice Béghain

Parler d'un mort n'a de sens que si l'on rappelle un vivant. Et parler d'un vivant, c'est évoquer une rencontre. Le chemin de Max Schoendorff et le mien ne se ressemblent apparemment guère. Après nous être entr'aperçus à Toulouse, du temps du compagnonnage de Max avec Jacques Rosner, notre amitié s'est tissée, à partir de mon arrivée à Lyon, au tout début des années 1990. J'ai d'abord rencontré l'homme des livres, qu'il cherchait sans relâche chez les libraires, les bouquinistes, sur les quais de la Saône, tandis que Marie-Claude, son épouse, assurait la subsistance ! Max recevait au fond de son appartement, après la traversée de l'atelier avec sa grande verrière, dans cette bibliothèque à nulle autre pareille, où poètes et philosophes offrent un foyer miraculeux à qui sait les rassembler et les aimer, et où, sur la cheminée, un mur de paquets de Boyards vides convoquait le souvenir de paradis artificiels enfuis. Dans la salle à manger, au milieu des masques et des dieux d'autres mondes, nous dînions. Max était aussi un merveilleux cuisinier : il m'a fait découvrir l'oreiller de la belle Aurore – cela aurait pu être le titre d'un de ses tableaux. C'est à Max que je dois ma rencontre – lors de la Biennale 91 – avec le peintre et écrivain Pierre Klossowski et surtout avec son épouse, Denise, qui n'était alors pour moi que la sensuelle Roberte, objet de plaisir et de tourment des mauvais garçons, icône de toutes les transgressions. Grâce à Max, pour la première et unique fois de ma vie, j'ai passé quelques heures avec un personnage de fiction. Seul Max pouvait faire cela.

Les livres, il ne voulait pas seulement les lire, mais les faire. Il y eut d'abord, en 1993, sous la forme d'un petit bréviaire noir – belle transgression –, *De l'amour*, de Dionys Mascolo. Plus tard, parmi d'autres titres, il édita Claude Le Petit, poète libertin, athée et sodomite, brûlé sous Louis XIV, que nous nous sommes émerveillés de connaître tous deux. À l'occasion de ce genre de rencontres, Max disait : « Ah ! ça c'est extraordinaire... » Avec Max, l'extraordinaire était toujours au rendez-vous. C'est cette voie qu'il ouvrait. Un de ses premiers tableaux porte le titre *Vers le nom*. Ce titre résume tout : des philosophes nominalistes du Moyen Âge à Bataille, des alchimistes de la Renaissance





**III. 1 (page de gauche).**

*Au creux d'un cri*, lithographie en couleurs, 1974.

**III. 2.** Max Schoendorff, vers 1997. Photo URDLA.

aux auteurs d'énigmes emblématiques, de Sade à Breton. *Vers le nom* est comme l'œuvre inaugurale du voyage auquel Max nous a conviés. Le chemin n'est pas aisé : la splendeur des couleurs, la luxuriance des formes, la subtilité de la composition ne servent pas à dissimuler, mais à révéler la violence du vivant. Mais ce théâtre de la cruauté intérieure agit comme l'instrument d'une délivrance ; la peinture de Max nous convie à accepter l'indicible et nous offre un lieu pour le nommer. Théâtre du débordement passionnel, selon le mot d'Artaud, elle nous met au défi du découverte de notre propre intimité et nous requiert de l'assumer.

L'œuvre de Max, aujourd'hui achevée, ne nous implique pas seulement dans notre humanité, elle nous concerne dans notre citoyenneté. Max connaissait ce texte écrit en 1933 par René Crevel, poète suicidé : « Par un bond en avant l'hypothèse du poète aussi bien que celle du savant se proposent de rejoindre et d'éclairer la nécessité aveugle tant qu'elle n'est

pas connue. Or, de nécessité aveugle en nécessité connue, de fil noir en aiguille de feu, il ne semble pas que la culture puisse atteindre jamais le terme de sa course... Que de têtes fracassées, d'yeux crevés, de membres arrachés, que d'effondrements, de livres brûlés, de tableaux condamnés, de sculptures brisées. Plus que jamais la grandeur d'une œuvre apparaît fonction du pouvoir de lutte de son auteur. »

Dans un entretien, à l'occasion de l'exposition en 2004, à la galerie Mathieu, des neuf *Autoportraits de dos*, peints en 1998, Max déclarait : « Ça ne veut pas dire que je vous tourne le dos. Je vous invite à regarder dans la même direction que moi. » Avec Max, essentiellement, je partageais la conviction que les poètes, les philosophes, les savants et les artistes nous indiquent la direction dans laquelle il nous faut regarder, pour que l'homme advienne. Oui, vraiment, « plus que jamais la grandeur d'une œuvre apparaît fonction du pouvoir de lutte de son auteur ».

**François Michel**

Pour les amis de Max, l'annonce de sa mort fut brutale. Sa mort ne le fut pas : il regarde ses médicaments avant de prendre son café du matin, il incline la tête et il quitte ce monde, sans hésitation, devant la femme qu'il aime et qui l'aime.

Il y a quelque six mois Max distribue à ses amis une gravure titrée : *Est-ce temps ?* Prémonitoire ? Pourtant je ne crois pas l'avoir entendu évoquer sa mort, que la médecine pouvait considérer comme prévisible à plus court terme que ses amis ne l'auraient souhaité.

Max n'a aucune considération pour son état de santé, il vous accueille en demandant : « Comment vas-tu ? » avec une telle autorité que l'on hésite à répondre : « Et toi ? » Quelques pas jusqu'à son bureau où les œuvres choisies défendent leur place tant elles sont nombreuses. Il montre son travail du moment qu'il intitule « Dessins à l'aveuglette » humour d'une rare crânerie de la part d'un artiste que sa vision trahit cruellement. Puis on va s'asseoir dans la grande pièce qui n'a plus de murs tant ils sont masqués par les livres, cette grande pièce qu'il nomme son « journal intime ».

Il aime la conversation, qu'il ne centre pas sur lui ou son travail. Et il tient, avec moi, à parler science : combien d'échanges sur la perception des couleurs, sur la main qui dessine, sur l'écoute de la musique, sur les rapports du cerveau droit avec le gauche, et, tout récemment l'inconscient cérébral. Sa curiosité est insatiable et la conversation va bon train. Depuis quelque temps, souriant à demi, il accepte de trinquer de son verre d'eau avec l'armagnac que Marie-Claude me réserve. Tant et tant de livres alentour, cela surprenait, cela inquiétait aussi, pourquoi pas un incendie... ? On l'oubliait très vite, dans le feu de la conversation. Conversation si riche qu'elle apparaissait elle-même comme le livre de tous les livres qui nous cernaient. Max aimait les mots autant que les formes et les couleurs. Il s'en régalaient et nous régalaient

### Remi Schoendorff

Quand j'ai rencontré Max, il n'avait que deux ans, mais il occupait déjà toute sa place. Depuis, je l'ai constamment trouvé à côté de moi ou plutôt devant moi car il a toujours été d'avant-garde.

Pendant la guerre nous habitons à Mâcon à côté du siège de la Gestapo avec un sentiment constant de danger, puis de clandestinité quand notre père eut rejoint le maquis.

Max, aidé de soldats de plomb, me racontait des histoires de méchants Boches contre lesquels luttait les gentils résistants. Mais tout cela devait rester secret, la milice rôdait, les oreilles grandes ouvertes.

Notre père, d'origine lorraine, était professeur d'allemand, ce qui pouvait l'aider à tromper l'ennemi. Et plus tard à nous faire comprendre l'abîme entre la culture germa-

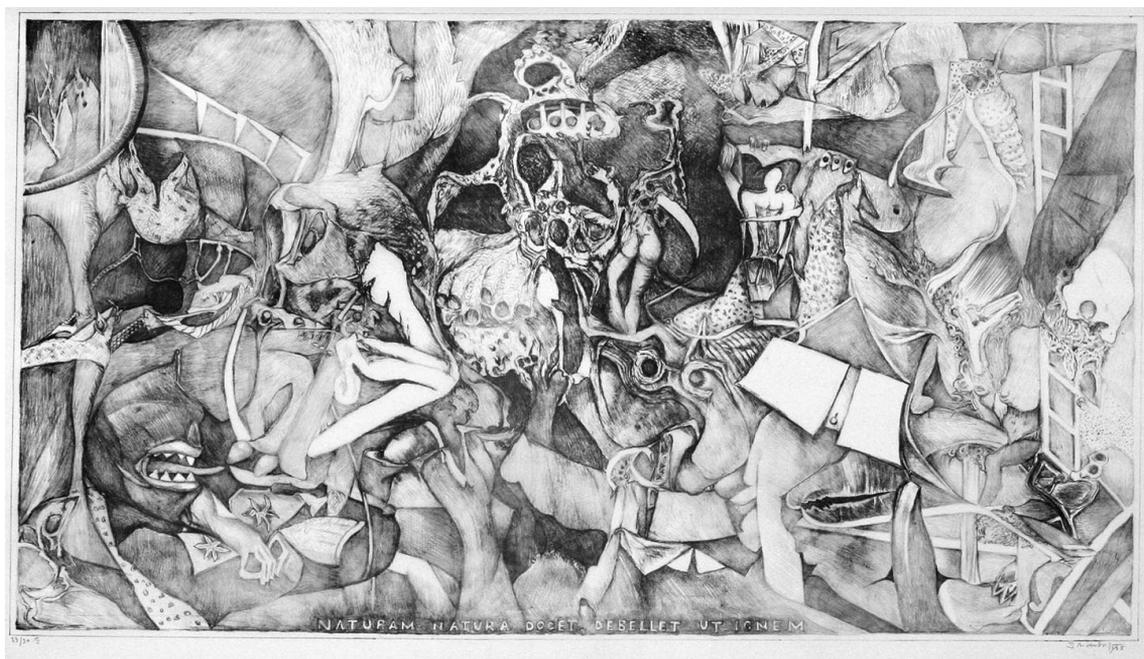
nis dans ses éditos de « *Ça presse* ». Il y a un mois à peine, j'avais dû me référer au dictionnaire du CNRS, dit le *Trésor de la langue française*, à la recherche du mot « haplogie » que Max avait glissé dans son édito. Je fus momentanément rassuré quand je constatai que le dictionnaire l'ignorait aussi ! Comme je ne pouvais croire à une distraction de la correctrice que vous savez, je retournai au dictionnaire et trouvai haplogie. Max avait obligé le mot haplogie à être le bourreau de soi-même en s'amputant du doublon lolo, haplogie devenant haplogie ! Pourquoi cette anecdote ? Pour souligner une facétie linguistique bien représentative du surréaliste raffiné que pouvait être Max. Bien sûr, il était d'abord peintre-graveur-dessinateur, d'autres en parleront, mais il maniait la plume aussi bien que le pinceau ou les outils de l'estampe. Et particulièrement quand il titrait ses œuvres. Il serait bien d'en faire une recension. Voici quelques exemples qui sont assez anciens pour ne pas être prémonitoires, mais ils sont de circonstance en ce jour de deuil. C'est Max qui signe : *La Chute du jour, Aveugle, étoile morte, L'Embaumeur, Voilement, Ardente tombe, Les Infiniment Morts*. Et pour finir, ce dernier : *Le Front dans les seins de la mort*.

Max n'avait aucune illusion sur ce qui l'attendait. Il a rejoint le néant auquel il croyait. Mais, pour nous, son œuvre reste là, pour longtemps et peut-être plus.

nique (ah le *Sturm und Drang* !) et la folie criminelle des nazis.

À la Libération l'espoir de la France nous semblait à gauche. À la maison nos parents lisaient *Franc-Tireur* et le *Canard enchaîné*. Nous faisons partie de cette grande famille laïque, opposée aux collabos, aux fanatiques de tous poils, aux hyper-riches de naissance.

Nous passions le plus souvent nos vacances chez notre grand-mère maternelle, directrice d'école à la retraite, à Gray (Haute-Saône). Et là les souvenirs d'enfance abondent : la traversée de la Saône à la nage pour épater les filles des voisins ; les gigantesques tartines de cancoillotte au goûter ; Max faisant des démonstrations de saut périlleux ; les tartes aux mirabelles de notre grand-mère



III. 3. Max Schoendorff, *Aigles et Algues*, lithographie, 1985.

dont la pâte nécessitait de la peau de lait ; *Cartouche* « saynète de théâtre » jouée dans le garage du propriétaire ; la mansarde transformée en atelier où Max s'exerçait à peindre des fleurs au pastel à l'instar de la voisine du rez-de-chaussée ou à élaborer des sculptures en fil de fer et en plâtre ; plus tard, le vélo vert à guidon droit que j'ai reçu de mes parents, parce que Max avait réussi son bac de lettres et que notre grand-mère lui avait offert pour le récompenser un magnifique vélo violet à guidon de course et double plateau.

Max (une classe avant moi) en première, philo puis Khâgne, au lycée du Parc où notre père était professeur, commençait sa carrière de provocateur attiré par toutes les audaces en littérature, en peinture et en musique : les objets, les images et les livres s'accumulaient déjà dans la chambre que nous partagions alors place Jean-Macé. Ainsi, grâce à Max, tous les aspects de la pensée, de la culture et de l'art d'avant-garde m'étaient disponibles à domicile : Artaud, Lautréamont, André Breton suivaient Sartre. Les fleurs au pastel étaient oubliées et les images punaisées aux murs étaient signées Picasso, Miró, Ernst, Duchamp...

Sidney Bechet a vite été supplanté par Gerry Mulligan, Bud Powell, Thelonius Monk et surtout Charlie Parker sur l'improbable tourne-disque Capri (ancêtre du Teppaz) que Max avait déniché je ne sais où.

Et puis il y avait le théâtre. Après *Britannicus* joué par Jean Marais aux Célestins en 1952, que nous vîmes ensemble il se mit à fréquenter assidûment la rue des Marronniers où j'ai admiré pour la première fois son ami Roger Planchon dans *Liliom* de Ferenc Molnar.

En 1955 Max a quitté le domicile de nos parents, peu avant la mort prématurée et subite de notre père un soir de mars 1956.

Mais pendant mes années d'étudiant je le retrouvais souvent le soir avec ses amis. Chez Planchon, entre le théâtre de la Comédie et le café de la Brioche ; chez Marcel et Zaza Michaud à la galerie Folklore rue de Jussieu ; chez les frères Péju à la librairie La Proue ; tard le soir rue Bellecordière à l'arrière du Progrès avec Jean-Jacques Lerrant ; et le dimanche matin au Ciné Club (au Pax, au Tivoli) avec Bernard Chardère. Ah ! c'était bien d'avoir un grand frère de cette envergure, pas toujours facile à suivre, mais on y gagnait toujours.

Des rencontres comme Antoine Demilly, Étienne Martin ; ou cette nuit mémorable en 1956 autour d'une soupe à l'oignon quai Saint-Antoine à refaire le monde avec Planchon et Ionesco. Et aussi des amis, Modest Cuixart, Michel Vinaver et tant d'autres impossibles à énumérer, plus ou moins proches mais toujours passionnants.

Je crois même que c'est dans ces milieux infrequents que j'ai rencontré Denise, ma femme.

Comme Max n'a jamais voulu « monter à Paris » j'ai pu continuer à suivre, d'assez près, bon nombre de ses aventures, quelquefois pour lui rendre service comme chauffeur ou comme photographe, mais le plus souvent pour le simple plaisir. Comment oublier, au printemps 1967, cette soirée sans fin dans les bistrot de Barcelone avec Max, René Metras (son galeriste), Cuixart, Stahly, Jean-Baptiste Chéreau, alors que des patients m'attendaient le lendemain à huit heures du matin dans mon cabinet dentaire (il n'y avait pas encore d'autoroute entre Lyon et l'Espagne). Je me souviens aussi d'une mémorable expédition un week-end de l'automne 1976 à Berlin au Schiller Theater pour la première de *La Double Inconstance* de Marivaux mis en scène par Jacques Rosner, dans des décors de Max, parce qu'il fallait rapporter moult cartons de livres.

Ou en 1978 le pèlerinage à Bayreuth pour applaudir la mise en scène iconoclaste du *Ring* par Patrice Chéreau. Etc., etc., etc.

Max pour ses amitiés comme pour tout le reste recherchait toujours le meilleur, et l'on trouvait peu de médiocres autour de lui. Il avait une insatiable curiosité et une rare exigence dans tous les domaines : les amis, les lectures, les cigares, la nourriture, la musique et même les vêtements. On le retrouvait partout, partout où il fallait aller, bref on était proches et c'était bien.

Il va vraiment manquer à notre mère, à nos sœurs, à Denise, et surtout à Marie-Claude qui a eu le privilège de partager son aventure exaltante pendant toutes ses années.

Pourquoi mourir quand on a un si formidable appétit pour la vie, pour la connaissance, pour la beauté ?

La vie va devenir moins passionnante sans mon grand frère.



III. 4. Max Schoendorff, *L'Écartelé*, lithographie en couleurs, 1974.